

János Pilinszky

Poèmes posthumes

12 juin 1977

traduits du hongrois par Lorand Gaspar et Sarah Clair

GENÈSE

Il le trouvait encore trop faible
pour le battre, il l'a laissé partir.
Plus tard il l'a quand même tué,
l'a enterré pour l'oublier.

Mais celui qu'un jour nous battons
et tuons, sera fleur.
Des coups et de la peur
il naît feuille, pétale et pollen.

EXÉCUTION

Ici
Maintenant
Moi

Vous

Nous

Non
Non

Oui
Oui
Oui

OÙ ET QUAND

à Paul Wiener

Où et quand ?
J'enfile ma chemise
et laisse tomber mon caleçon.

D'où je suis venu et là
où je n'ai jamais osé retourner,
dans la forêt sous les vastes frondaisons,
je recule dans le blanc-noir.

La crasse et la pureté
comme un tic-tac d'horloge,
dit et écrit la même chose :
je suis pieds nus et nu.

ROI ET REINE

Tu es devenu solitaire. De là ma fidélité.
Tu m'as brisé. Voilà pourquoi je suis fort.
Tu m'as dépouillé. De là l'éclat de mon manteau.
Nous sommes assis, couchés, nous marchons côte à côte.

HUMANITÉ

Celui-ci est tombé en arrière.
Celui-là est tombé en avant.
Certains vomissaient. D'autres ont maigri
d'autres encore ont grandi et grossi
comme un chapon. C'est la vérité.
Il y en eut que prenant dans mes bras
j'appelais par leur nom.

GRUNEWALD

Le Père a fermé les yeux.
Et impuissante la création
pend tel un rideau déchiré.
Jésus est mort. Pour un instant
seuls les clous sont à leur place.

TRIBUNE

Monter en haut de la tribune –
Père-Mère. Et encore : Père-Mère.
Il compte deux à deux les peines
celui qui doit mourir.

Je rampe et pourtant je vole presque,
Sur cent pattes, pour la dernière fois dans la mort.
Certes la mort de ceux de ma race
n'est pas Élévation.

Entre les barreaux de l'échelle le paysage.
Essaim de nuages réséqué. Crépuscule.
Je vois le monde avec des yeux en mosaïque.

JOURNAL¹

Face à ma vie

Une de mes connaissances m'a raconté que lors de sa dépression il a été assailli avec une intensité surréelle par les images de son enfance. Un détail de rue : vue d'en bas dans une indépassable unité avec des millions de détails.

Ce qui s'est passé là est l'inverse exacte de l'expérience vécue. Une expérience totalement inexploitable. Dans notre enfance nous évaluons, à l'âge adulte nous vivons, nous pensons, etc. La vie complète serait les deux ensemble. Son objet ne serait donc pas tant l'expérience vécue, mais le monde *inéclairable*, la photographie qui traîne sans vie au fond du bric-à-brac de l'âme. La folie le prouve : on peut vivre aussi à rebours, comme dans le rêve. À cela se conjugue ensuite le vécu de l'intemporalité et celui de la liberté. Voici le grand art : liberté, vie, création et fidélité

1. Les « journaux intimes » dont sont extraits les deux textes qui suivent ont été publiés en 1995, quatorze ans après la mort de Pilinszky.

en même temps ! Mais cela n'est que le degré profane. C'est une grâce particulière de Dieu si cette vie remplie d'inspiration fait irruption dans la métaphysique, peut pénétrer jusqu'à Dieu – donc dans un *territoire situé derrière* le plus intime ! Voilà *pourquoi* les saints n'écrivent pas. L'écriture signifierait un pas en arrière, vers une vie plus réduite.

Pour moi cependant elle signifie un pas en avant. L'écriture est déjà plus que la vie, mais la vie est un matériau dont on ne peut pas faire l'économie dans l'écriture : il ne faut ni coller à elle, ni la fuir. Nous devons la porter avec nous comme notre corps.

L'écriture est notre liberté de droit. Dieu *est* la liberté !

Déductions :

Ce n'est pas nos sentiments, nos représentations, nos connaissances, nos expériences vécues que nous devons écrire, nos préjugés esthétiques que nous fixons pour nous-mêmes dans un état extérieur à l'inspiration.

Non pas cet arbre-là que nous voyons, qui nous enchante, mais celui que nous apercevons dans notre inspiration ! Ce n'est pas la réalité ? N'ayons pas peur de cela : c'est la *copie* qui est le plus loin de la réalité. Tout est réalité, mais la copie est la réalité la plus pâle.

L'autre piège c'est *l'artistique*. Le beau, le bon et le vrai fixés et sanctifiés en dehors de l'inspiration ! La patrie, la loi, la vérité des belles âmes impotentes ! L'art conçu en dehors de l'inspiration !

Vivre – chose confortable mais plate et pleine de lacunes. Dans ces moments alors en vérité c'est Dieu seul qui agit en nous à notre place – pour que en retournant un jour nous trouvions en nous-mêmes notre vie *propre* et en prenions possession. Voilà l'explication du fait que les incroyants désabusés peuvent être également des écrivains passionnés. Le problème est simplement qu'ils mélangent leur inspiration avec leur vécu. Leur vie avec l'inspiration et l'inspiration avec la vie éternelle. Alors que les trois choses – bien que une – sont totalement différentes. Entre les trois, seule l'éternité possède sans aucun effort.

La damnation : dénuement spasmodique.

La vie : saisit des objets – d'une façon maniaque.

L'inspiration : des faits et des rapports.

L'éternité : la vie !

Seule la débauche apparaît sans poids.

La vie : effort, convulsion, tumulte.

L'art : renoncement.

La sainteté : sacrifice.

La damnation : le rien convulsif.

La vie : l'abandon du rien.

L'art : l'abandon des objets.

La sainteté : abandon de nous-mêmes.

Dans la damnation *je suis seul*.

Dans la vie *je poursuis l'autre*.

Dans l'art *je cherche la plénitude*.

Mais c'est encore *moi* qui la cherche.

Dans la sainteté je possède Dieu. Le saint : « Un rien dirigé vers Dieu ».

Le bienheureux : le rien qui repose sur Dieu.

La création dictée par l'inspiration est douloureuse si :

1. Je crée en accentuant, à la manière d'un créateur souverain. (Ce sera pure fabrication. Stérile. « Artistique ». A plan unique.)

2. Si je *travaille convulsivement* la « réalité » (ce sera disparate, inégal, lourd. Inquiet et forcé. Charlatan et fabriqué).

La damnation : désespérée. Vide.

La vie : connaît des sentiments et des sensations. Ce sont les sentiments ouverts sur le rien qui font naître les passions.

L'inspiration : douloureuse, difficile ; regarde en fin de compte les choses au lieu de se regarder. Mais cet état seul le saint peut le supporter longtemps, *perpétuellement*. Chez lui la proximité divine est un état d'exception. Mais qui peut en parler ? Seuls les saints connaissent cela.

Devenir saint signifie : traverser durant notre vie le seuil de la mort.

Prier et travailler ! Mère, aide-moi à arriver jusque-là !

La première maison

La caresse des tailleurs de pierre

Faim et pain

Avenues

Postface

S'attaquer aux choses qui désirent être sauvées, qui vivent dans un dur enfermement au désert du vide et de l'ennui : essayer de le saisir « fidèlement » puis accepter comme une grâce hasardeuse la solution de l'écriture. Ceci ce n'est plus moi ou seulement à moitié moi. Je suis sur un chemin qui conduit vers Dieu. La prochaine étape ?

Ne pas ambitionner l'achèvement, mais l'exactitude tant que n'arrive pas le dépassement !

Ne pas choisir un thème rédimé à priori – cela n'existe pas ! – mais le perdu, et là mettre en route l'imagination intuitive.

ABÉCÉDAIRE DAMNÉ

abécédaire damné

Je pouvais à l'époque avoir cinq ou six ans, entre moi et le monde il n'y avait pas de frontière nette. Aujourd'hui non plus il est vrai. Quelqu'un me parle et moi je ne fais que le regarder. C'est lui que j'observe. Celui qui parle et non sa parole. Son visage peut-être mais plus encore quelque chose de plus corporel même que le visage. Voilà pourquoi je suis inapte à toute sorte de descriptions, alors que, et peut-être trop, je fixe tel ou tel « détail ». Que dit-il celui qui s'adresse à moi ? Que dit son visage ? Mais tandis que moi je ne vois que ses pores, fasciné par sa pré-

sence parlante, ce que j'entends et celui que j'entends restent en moi comme un morceau de minerai, simplement d'une façon dense et sans parole !

Je pouvais avoir cinq ou six ans à *l'époque*. Je suis debout au jardin avec Anci, et les minuscules fleurs bleu-violet se mettent à bouger autour de nos pieds dans l'herbe. Ont-elles vraiment bougé ? Et si oui, quand ? Le « morceau de minerai » qui m'est resté de leurs mouvements je l'interroge en vain. Et l'image pourtant est veloutée et aérée.

Anci parle. Mais en réalité ni ses mots, ni son embrassement, ni son effroi n'ont de mots ni de temps. Comment pouvait être le péché qu'elle a commis ? « Ce fut comme un accident » – pensait-elle sans cesse. – Et en même temps quand elle l'a *commis*, c'était comme si elle avait accompli un long et pénible devoir.

Je crois que le monde n'est pas un hasard, mais une totalité organique qui pointe au-delà d'elle-même. Énormément de fils et de chemins réels conduisent au centre du labyrinthe. Quel que soit celui que je choisis j'arriverai au même endroit si je reste fidèle à mon chemin choisi et désigné. Chacun des chemins véritables : croix, joie véritable et souffrance véritable. L'amble capricieux ou le chemin construit de manière autoritaire par contre ne conduit nulle part, ne connaît en vérité ni joie, ni souffrance et ne peut en accepter.

Chaque tourment et souffrance réelle peuvent servir d'axe à une œuvre véritable, à un cristal véritable. Dans mon écriture lyrique dernièrement j'essayais de m'efforcer de parler avec le naturel d'un romancier, qui plus est d'un romancier du XVIII^e siècle. Par contre je voudrais écrire un roman en tant que poète. Est-ce possible ? La poésie sans poéticité ?

Chaque paragraphe doit être une totalité. Chaque paragraphe doit dépasser la « totalité imaginée » du roman. La véritable totalité doit naître comme un don gratuit des parties déployées. Serait-ce cela le roman total ? Le dépassement du caractère descriptif et reproductif le plus élémentaire ? Entreprise impossible ? Je n'ai rien à perdre.

En poésie comme dans le rêve nous n'avons jamais peur que ce que nous écrivons et la façon dont nous l'écrivons soit ennuyeux. Mon roman devrait être création et non pas description. Sans les diverses peurs du travail trop minutieux sur les détails, de la vérification et de la comparaison. *Le reste* nous allons voir. *Le reste* va se révéler.

Il n'est pas permis pourtant de faire ressortir au lieu de « création » la « description » comme « création ». Cela signifierait un grain de poussière à jamais destructeur dans le mécanisme. Cependant la solution expressionniste est tout aussi erronée qui choisit au lieu de la création poétique la description de l'onirique. Ainsi il y a eu d'abord la description de la réalité, suivie par la description de l'onirique. L'écriture créatrice de la réalité est-elle possible ? Sans aucun outil accessoire ?

On ne doit rien construire à l'avance. Est-ce possible ? Progressant constamment en restant dans l'axe, *s'incarner* en *incarnant* ? Faire de l'écriture créatrice un événement, voire du livre ? Bougeant ce qu'on ne peut bouger, réparant l'irréparable ? Mais il existe une solution plus discrète : quand l'écriture créatrice a une apparence de description (Dostoïevski, Gombrowicz).